Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 28

Artikel: Ni trop, ni trop peu
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199457

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Joyeuse partie.

Samedi, midi. Le thermomètre marque 30 degrés à l'ombre. Toute la famille est à table.

Le père. — Dites-moi, nous n'allons pas nous rôtir demain en ville. A six heures, tout le monde sur le pont. Nous irons dîner dans les bois. Ça y est, les enfants?

Les enfants, *en chœur.* — Oh! oui, papa. Oui, papa! Iou! iou!

Léon. — Moi, je prendrai mon filet à papillons.

Ernest. — Oh c'est ça; quelle drôle de manie, avec tes papillons. Moi je prendrai mon flobert. Les papillons, c'est bon pour les petites filles.

Hélène. — C'est bon pour les petites filles! Quel aplomb! D'abord les petites filles valent bien les garçons. N'est-ce pas, maman?

La maman. — Allons! C'est bon maintenant. N'avez-vous pas assez disputé. Oh! quels enfants!

Le père. — Dis-moi, Louise, nous prendrons un saucisson, et un gros. Il te faut bien le cuire. Le dernier que nous avons mangé n'était décidément pas assez cuit.

La maman. — Peut-on dire! Il était excellent. Mais quand on parviendra à vous contenter.

Le père. — Quant aux pâtés, j'irai moi-même les acheter, tu ne sais pas les choisir.

La maman. — Va acheter tes pâtés; cuis toi-même ton saucisson; il n'y a de bien fait que ce que tu fais.

Hélène. — Maman, si Ernest prend son flobert, je ne vais pas avec vous. Il est tellement imprudent que j'ai toujours peur d'un accident.

Ernest. — Oui, je le prendrai. Si ça ne te va pas, eh bien, reste à la maison.

Le père, *impatienté.* — Avez-vous fini de vous quereller. Il n'y a pas à discuter; tout le monde viendra. Vous savez, ce que je veux...

Voici deux heures, je vais au bureau. C'est entendu, Louise, un gros saucisson, et bien cuit. Quant aux pâtés...

La maman. — Oui, oui, oui, c'est en règle; on le cuira jusqu'à ce qu'il fonde, ton saucisson.

* * *

Samedi, minuit et demi. Madame est couchée, mais ne dort pas. Elle attend la rentrée de monsieur et murmure:

Oh! ces hommes! ils n'ont pas de raison. Il sait que nous devons nous lever demain matin de bonne heure. N'aurait-il pas pu, pour un soir, laisser son café, son éternel café!

Monsieur rentre; il pense: Faisons doucement, pour ne pas réveiller ma femme, sans ça, gare l'averse.

Madame, *d'une voix aigre.* — C'est toi, Henri?

Monsieur, *dans le vestibule.* — Aïe! pincé! — Oui, c'est moi, chérie, que veux-tu?

Madame, *en colère.* — Est-ce les heures de rentrer? Minuit et demi. Et tu veux que nous nous levions de bonne heure. C'est bon pour toi, qui peux rester au lit jusqu'au dernier moment. Tu sais, ton dîner dans les bois, je m'en passe. Ce qui me plairait le mieux, le dimanche, c'est de rester ici, pour me reposer, quand vous n'êtes plus là. Quelle vie vous me faites, pourtant!

Monsieur. — Enfin, voyons, c'est bien du bruit pour peu de chose. Je veux assez me lever demain matin, et je t'aiderai à tout mettre en ordre avant de partir. A propos, le saucisson est-il cuit?

Madame. — Comment, tu as encore le toupet de me parler de ça, à ces heures?... Et tes pâtés?

Monsieur. — Oh, pristi! je les ai oubliés!

Madame. — Eh bien, c'est du joli. Oh! voilà, monsieur était plus pressé d'aller faire sa partie de cartes. Le café d'abord, la famille après, s'il en reste.

Monsieur. — Ah! ça, Louise, tu m'ennuies, à la fin. J'irai demain matin chez le charcutier. Assez babillé, maintenant, je veux dormir.

Madame s'est retournée contre la muraille. Ils s'endorment bientôt sans avoir réciproquement échangé le traditionnel « bonne nuit ».

* * *

Dimanche. Cinq heures trois quarts du matin. Madame prépare le déjeuner.

Ernest. — Maman, il manque un bouton à mon pantalon du dimanche.

La maman. — Tu n'aurais pas pu me le dire hier soir. Je n'ai pas le temps de te le recoudre à présent.

Léon. — Maman, les semelles de mes souliers sont trouées. Je ne puis pas aller comme ça.

La maman. — Ah! vous m'ennuyez à la fin.

Hélène. — Maman, la blanchisseuse a-t-elle apporté ma taille?

La maman. — Comment, toi aussi! Mais tu sais bien qu'il était entendu que tu l'irais chercher hier soir. Arrange-toi.

Je ne sais pas ce que ce feu a ce matin; impossible de le faire brûler. C'est toujours ça; il suffit d'être pressé...

Le père, *criant.* — Louise!... Louise! (*criant plus fort.*) Louise!

La mère. — Bon, voilà le gros, maintenant. Voilà, voilà, qu'y a-t-il?

Le père. — Il y a demi-heure que je t'appelle; je crois bien que tu es sourde. Quelle chemise m'as-tu donnée-là; le col me serre trop; je ne puis pas la mettre. Il ne me reste pas une chemise convenable.

La maman. — Comment, tu en as encore trois douzaines, presque neuves, et celle-ci est une des dernières qui aient été faites.

Le père. — C'est égal, je ne puis aller comme ça; donne-m'en une autre.

N'êtes-vous pas bientôt prêtes; vous savez le tram part à six heures et demie. Si nous ne prenons celui-là, mieux vaut rester à la maison.

La maman. — Etes-vous prêts? Etes-vous prêts? C'est bientôt dit, quand on n'a rien d'autre à faire qu'à s'habiller. Moi, je ne puis pas être prête comme ça.

Le père. — Je ne sais pas ce que les femmes ont tant à *bourgater*, mais elles n'ont jamais fini.

Madame sort en frappant la porte.

* * *

Sept heures. A la station du tram.

Le père, *fâché.* — Je savais bien que nous manquerions notre tram. A présent, nous aurons toute la chaleur pour monter; ce n'est plus un plaisir.

Ernest. — Ma foi, ce panier est trop lourd; je ne puis le porter tout le temps. Il faut que Léon le prenne un moment.

Léon. — C'est ça, je ne puis pas tout porter; j'ai déjà l'habit de papa.

Hélène. — Qu'est-ce que tu as, maman, tu fais la mine?

La maman, *froidement.* — Ce que j'ai? Ce que j'ai? J'en ai assez de vivre avec ton père.

* * *

Dix heures; sur la grande route poussiéreuse. Le soleil est brûlant. Toute la famille transpire à grosses gouttes et lutte vainement contre les taons.

La maman, *nerveuse.* — Je ne comprends pas qu'on puisse se promener comme cela en plein soleil. Il n'y a pas un arbre le long de cette route. Le joli plaisir, ma foi.

Le père. — C'est bien ta faute. Si nous avions pu partir avec le tram de six heures et demie, nous serions déjà dans les bois. C'est toujours ça; avec les dames, on ne pourra jamais rien faire.

La maman. — Oh! dis, dis seulement. Ça ne me touche guère; il y a longtemps que je sais à quoi m'en tenir.

Hélène. — Maman, j'ai mal à la tête.

La maman, *de plus en plus nerveuse.* — Eh bien, ôte-la.

* * *

Midi. En plein bois.

Le père, *occupé à couper le saucisson.* — Cette fois, il est trop cuit, ce saucisson; il se *démioule* tout. Qu'on ne puisse pourtant pas obtenir un juste milieu.

La maman. — Ah! ils sont jolis tes pâtés; ils ont coulé dans le sac; toute la gélatine est fondue. Une jolie *papette.*

Léon. — Papa, je suis mal assis; je glisse tout le temps.

La maman. — Ton père n'a jamais su choisir les coins un peu potables pour y pique-niquer. Il s'installe n'importe où. Pourvu que ça lui plaise, c'est tout ce qu'il lui faut.

Le père. — C'est ça, toi, appuie encore ce petit bêta, qui ne sait jamais où il est bien. S'il n'est pas content, qu'il s'en aille. On ne peut pas faire des bois exprès pour vous.

* * *

Sept heures du soir. Sur la longue route poussiéreuse.

Hélène. — Maman, je suis fatiguée, je ne puis plus marcher. Papa va trop vite.

La maman. — Papa ne s'occupe pas de cela; il faut le suivre. Les hommes, c'est comme ça, ma chère.

Le père. — Qu'est-ce qu'elle a encore à réclamer cette petite *piorne?* Ne me parlez pas des enfants d'aujourd'hui.

* * *

Huit heures. Dans l'escalier de la maison.

Le locataire du premier. — Alors vous revenez de course. Et puis, avez-vous eu du plaisir?

La maman, *avec un grand soupir.* — Ouiii!... beaucoup!...

* * *

Oh! les beaux dimanches d'été, où grands et petits, fuyant la ville, s'en vont mettre le couvert sur les verts tapis de mousse, brodés de fleurettes multicolores, à l'ombre mystérieuse des grands bois embaumés de l'arôme enivrant des fraises et des mûres et tout vibrants de chants d'oiseaux et de bourdonnements d'insectes aux ailes de gaze, aux écailles étincelantes! Oh! les beaux dimanches d'été!

J. M.

Ni trop, ni trop peu.

Nous lisons, dans un de nos journaux, l'entrefilet suivant:

Denens. (*Corr.*) — Lors de l'incendie de Monnaz, les pompiers de Denens, dans leur précipitation, sont partis au feu sans prendre la pompe. Arrivés à Monnaz, ces pompiers sans pompe ont attendu vainement l'arrivée de leur instrument de combat. Celui-ci était resté à Denens, devant le local; il y est demeuré jusqu'au lendemain à midi.

Le trait est charmant. Du zèle, il en faut, mais pas trop. Braves amis de Denens!

* * *

Ce fait nous a remis en mémoire la lettre suivante, que nous adressait un de nos abonnés d'Orbe:

« Si l'on en croit la chronique, le fait se passait lors de l'incendie de Premier (septembre 1884). La pompe d'une localité voisine partit

pour le lieu du sinistre. Arrivée à Brethonnières, on s'arrêta pour donner l'avoine aux chevaux, et... prendre un verre « en passant ».

La tsanfon daï mechondzé.

(Gruyère vaudoise.)

1. Iou ché ouna tsanfon,
Liron lan fa, fa la liron.
Iou ché ouna tsanfon,
Qu'é tota dé mechondzé.
2. Qu'é tota dé mechondzé. (*bis.*)
Por on mot dè veré
Liron lan fa, fa la liron.
Por un mot dè veré
L'aï jena thun dè mechondzé.
3. L'aï jena thun dè mechondzé. (*bis.*)
J'alli dein on paï
Liron lan fa, fa la liron.
J'alli dein on paï
Que l'aï iavai ne thi, ne terra.
4. Que l'aï iavai ne thi, ne terra (*bis.*)
L'aï iavai quiè on perai
Liron lan fa, fa la liron.
L'aï iavai quiè on perai
Tot tserdzi dé tsathagné
5. Tot tserdzi dé tsathagnè (*bis.*)
L'aï dseti mon bathon
Liron lan fa, fa la liron.
L'aï dseti mon bathon
Tsesai quié dai j'alogné.
6. Tsesai quié dai j'alogné (*bis.*)
Vayo veni l'anhian
Liron lan fa, fa la liron.
Vayo veni l'anhian
A quo lé ravé iran.
7. A quo lé ravé iran (*bis.*)
Iou lai hutchi chon tsin
Liron lan fa, fa la liron.
Iou l'ai hutchi chon tsin
Sa tchivra mé vun moirdré.
8. Sa tchivra mé vun moirdré (*bis*)
Mé moirsa lo talon
Liron lan fa, fa la liron.
Mé moirsa lo talon.
Choagni per oun' orode.
9. Choagni per oun' orode (*bis.*)
J'alli vai lo barbai
Liron lan fa, fa la liron.
J'alli vai lo barbai
Ver chi que fa la taila.
10. Ver chi que fa la taila (*bis*)
Por que mé fach' on podju
Liron lan fa, fa la liron.
Por que mé fach' on podju
Por bouta mon orode.
11. Por bouta mon orode (*bis.*)
Lé cherveinté étan à dzô
Liron lan fa, fa la liron.
Lé cherveinté étan à dzô
Le dzenedé felâvan.
12. Le dzenedé felâvan (*bis.*)
Lé garçons éthan au boiton
Liron lan fa, fa la liron.
Lé garçons éthan au boiton
Et lé pouer fochéravan.
13. Et lé pouer fochéravan (*bis.*)
La palla ché trossaïe
Liron lan fa, fa la liron.
La palla ché trossaïe
Ma tsanfon d'é fournaite,

* * *

Traduction.

LA CHANSON DES MENSONGES.

1. Je sais une chanson
Qui est toute de mensonges.
2. Pour un mot de vrai
Il y en a cent de mensonges.
3. J'allai dans un pays
Où il n'y avait ni ciel, ni terre.
4. Il n'y avait qu'un poirier
Tout chargé de châtaignes.
5. J'y jetai mon bâton
Il ne tomba que des noisettes.
6. Je vois venir l'ancien
A qui les raves étaient.
7. Je lui huchai son chien
Sa chèvre me vint mordre.
8. Elle me mordit le talon,
Je saignai par une oreille.
9. J'allai chez le barbier,
Chez celui qui fait la toile,
10. Pour qu'il me fasse un *podzu*
Pour mettre mon oreille.
11. Les servantes étaient perchées,
Les poules filaient.
12. Les garçons étaient au *boiton*,
Les cochons *fossoyaient*.
13. La *pelle* s'est cassée,
Ma chanson est finie.

Bon appétit !

Les anciens almanachs, particulièrement ceux du XVIIIe siècle et même ceux du commencement du siècle passé, contiennent des choses véritablement incroyables et il fallait que les lecteurs de cette époque possédassent une dose de crédulité peu commune, pour avaler de pareilles couleuvres.

Tantôt ce sont des monstres marins ayant des formes épouvantables, aperçus « avec terreur » sur tel ou tel point d'une côte éloignée, tantôt sous la rubrique de « Fécondité extraordinaire » vous pouvez lire qu'en Hanovre ou en Espagne une heureuse mère a mis au monde 12 enfants et même plus, etc.

Voici, pour amuser quelques instants nos lecteurs, un récit tiré du *Messager boiteux* de Berne et Vevey de 1802.

EXEMPLE D'UNE GRANDE VORACITÉ

On lit dans le *Courrier* de Londres du 15 août 1800, l'article suivant sous le titre de « Voracité » :

« Il y a actuellement dans les prisons de Liverpool un Polonais vorace, âgé de 21 ans, qui a été fait prisonnier sur un bâtiment français. Cet homme avait huit autres frères, tous nés d'un père qui leur avait donné en apanage sa voracité et son indigence. Ils furent obligés de se faire soldats pour pouvoir vivre Charles Domery, dont il est ici question, commença dès l'âge de 13 ans à sentir les effets du besoin de manger au delà de la règle ordinaire du plus gros appétit des hommes. Outre deux rations qu'on lui passait de plus qu'aux autres soldats, il n'eût pu vivre si les camarades n'eussent encore ajouté de leur subsistance à ses besoins. Etant au camp, si la viande et le pain ne lui étaient pas donnés comme d'usage, il y suppléait en mangeant chaque jour cinq livres d'herbe, des chiens et des chats, des rats vivants qui lui écorchaient les mains et le visage. Il était au service de la Prusse lors du siège de Thionville. Comme les vivres étaient rares, il déserta aux Français. Sa voracité fut bientôt connue dans toute l'armée française et on se plaisait de lui apporter des chiens, des chats, des rats qu'il mangea vivants ainsi que des chandelles dont il avalait même la mèche. Cet individu fut du nombre des soldats embarqués pour l'expédition d'Irlande. Dans le vaisseau, il faisait une consommation épouvantable de tout ce que les matelots et soldats se retranchaient de vivres pour lui donner et lorsque le vaisseau, le *Hoche*, où il se trouvait, fut obligé de se rendre, après un engagement très opiniâtre, se sentant dévoré par la faim, il trouva sur le tillac la jambe d'un homme emportée par un coup de canon; il la dévorait avec sensualité lorsqu'un matelot, révolté par ce spectacle, lui arracha ce membre et le jeta dans la mer. On lui a vu souvent manger un foie cru de bœuf, trois livres de chandelles et quelques livres de bœuf cru en un seul jour.

» Le docteur Johnston eut la curiosité de l'aller voir et de juger de son appétit. En présence de l'amiral Child et de son fils, de M. Foster et autres personnes, M. Johnston lui a vu manger en un jour quatre livres de mamelles de vache crues, cinq livres de bœuf cru, douze livres de suif et boire cinq bouteilles de porter (bière), ce qui fait au total vingt-six livres de chair ou de graisse, y compris la bière, qu'il a avalées en un jour ».

Quel estomac d'autruche!

Onna pryira.

Monsu lo menistre reincontre on dzo pè la tserraira on gaillâ que travaillivè adé pè lè bou; fasai don lo boutséron, pregnai dâi tâtses dè la coumouna et tandi lo travau, cutsivè dein 'na capita et on lo vèyai âo veladzo què dè sat'ein quatorze, quand vegnai queri dè la medzaille.

Cé gaillâ, qu'on l'âi desâi Paivron, n'allâvè don quasu jamé âo predzo et lo menistre profita dè cein que lo reincontrâvè po l'âi férè on petit sermon :

— Dis-vai, l'ami Paivron, que l'âi fâ, coumeint cein va-te que ne tè vayo jamé âo predzo : mè seimbllio que te dévetrè avâi mé dè cousons dè te n'âma, na pas la laissi allâ dinse à la perdechon, kâ, su sù qu'avoué lo meti que te fâ, te ne priyè papi on iadzo dè tota la senanna, sâ-tou, âo mein 'na bouna priyira po la poai derè!

— Oh! se chet, monsu lo menistre, y'ein s'e 'na tota crâna : l'est cllia que diont ti lè mâtins, cllião que vont pè lè bou, coumeint mé!

— Eh bin, dis-la vai? po vaire.

Bon Dieu, fâ crétrè tant que te pâo :
Dâo frâno, dâo plliâno, dâo tsâno,
Dâo pommai, dâo pérai, dâo coudrai,
De l'âilli, dâo noyi, dâo tsatagni,
De l'ein grelliai, dâo corniolai,
Dâo vouargno qu'aussè bio segnons,
Dè la vouabllia, dâo savougnon. Amen!

* *

Boutades.

Mot d'enfant.

Toto est morigéné par sa bonne.

— Vous n'êtes pas honteux, à votre âge! Il vous faut une bonne pour lacer vos bottines? Comment ferez-vous quand vous serez soldat?

Et Toto, qui se rappelle les promenades à la Pontaise :

— Avec ça qu'ils n'en ont pas, eux, des bonnes, les soldats!...

— C'est incroyable, les traits de naïveté que l'on peut recueillir en suivant des époux dans leur voyage de noces. Les époux X. faisaient le leur en Italie, — c'est la mode, — et, en arrivant à Gênes, madame voyait, pour la première fois de sa vie, la mer!

— Etonnant, étonnant tant d'eau que ça, dit-elle à l'époux.

— Et encore tu ne vois que le dessus!

Dans une de nos petites villes, à l'occasion d'un concert donné par la fanfare locale.

Le journaliste de l'endroit rédige le compte-rendu du concert.

« Notre fanfare a brillamment exécuté, etc. »

— « Brillamment », me semble un peu excessif, lui dit un ami.

— Bah! je risque cette expression,... les instruments étaient si bien astiqués.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.